

En quoi opter pour une lecture « genrée » renouvelerait-il notre approche des œuvres ?

Christiane Chaulet Achour

Réflexion à partir de :

Ecritures algériennes. La règle du genre, Créations au féminin, L'Harmattan, 2012.

Michèle Ramond nous propose de poursuivre « notre aventure dans les eaux risquées du féminin et du masculin, peut-être aussi dans celles plus sereines d'un Neutre salvateur »...

Je ne crois pas, pour ma part, que le neutre soit salvateur : il masque, il uniformise, il écrase les réalités sexuées et les genres dans nos sociétés. On a affirmé assez longtemps – et cela se fait encore couramment –, qu'il n'y a pas de sexe en écriture. Ce débat ne m'intéresse pas et donc je n'ouvre pas un débat qui ne m'intéresse pas. Je sais simplement que depuis toujours, disons depuis que je suis une lectrice un peu mieux armée, j'aime savoir qui je lis et, sans me poser mille questions, je tiens compte de l'identité de celui ou celle qui signe un livre. Cela ne m'enferme pas, cela n'érige pas un écran de préjugés entre le livre et moi : cela me le situe. Et quand il y a détournement pour des tas de raisons qu'il est ensuite passionnant de chercher, je le fais. Nom masculin pour une femme, le plus courant ; nom féminin pour un homme, moins courant, il y a eu toujours dans ma lecture une interrogation sur l'écart entre le nom et l'écriture.

A vrai dire, avec ce livre, je n'ai voulu ouvrir aucun débat ni déclarer aucune guerre. Simplement mettre en pratique des évidences : celle du genre construit dans nos vies par de nombreux paramètres, celle du sexe de celle ou celui qui écrit, les deux s'épaulant ou entrant en conflit, selon.

Un détour pour comprendre comment j'ai égrené ces années antérieures ces analyses que j'ai eu l'opportunité de regrouper grâce à la collection, « Créations au féminin ».

Cela fait des années¹ que j'ai privilégié consciemment dans ma recherche les écritures des femmes et toutes les questions qu'elles posent, questions esthétiques, sociologiques et historiques, que je me suis inscrite donc dans les études de genre et la tension et l'intrication entre féminin/masculin en littérature.

Cet intérêt s'est greffé, si je puis dire, sur mon attirance, fondatrice dans ma vie de chercheuse, pour les écrivains périphériques, marginaux, ceux qui n'avaient pas vraiment de place dans les études littéraires traditionnelles, dans les panthéons établis par les institutions. Plus d'une fois dans les quinze années précédant mon entrée en recherche féministe, j'avais frôlé des femmes, dans mes analyses, soit comme objets privilégiés du regard des créateurs, soit comme objet d'étude neutralisé, asexué c'est-à-dire sans vraiment les interroger dans leur spécificité, sans travailler leurs œuvres dans la perspective du genre. J'adoptais, sans trop me soucier, les réflexes appris dans ma formation, si « naturellement » androcentrique. Au nom

¹ Cf. Communication au Colloque international : Le « Genre » - Approches théoriques et Recherches en Méditerranée – Unité de Recherche Femme et Méditerranée de l'U. de Tunis – Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Carthage, Beït-al-Hikma, 15-17 février 2007. Non édité, disponible sur mon site. J'en reprends quelques éléments.

de l'écriture au-dessus des « sexes » et d'un intérêt pour la valeur esthétique de la littérature transcendant l'histoire, la société et le genre, je laissais alors de côté la recherche spécifique sur les écritures de femmes.

Cette réflexion sur la nécessité de ces recherches, donc à un féminisme de lectrice et de chercheuse, a été bien postérieure à mon féminisme quotidien, militant, politique : une sorte d'étanchéité s'était établie entre ma pratique littéraire et professionnelle et ma pratique citoyenne. Cette prise de conscience a été soutenue par l'évidence qui s'est imposée, à moi lectrice, de mon attirance pour les œuvres des femmes : *Parole de femme* d'Annie Leclerc, en 1974, reste le souvenir d'un choc, d'une parole autre, inédite, d'un déclencheur. Par la suite et pour donner quelques noms... Louise Michel, Virginia Woolf, Natalia Baranskaïa, Flora Tristan, Isabelle Eberhardt, Andrée Chedid, Mme. de Duras, Maryse Condé, Nancy Huston, Paula Jacques etc... Et peu à peu les voix féminines ont intercepté mon écoute, sans exclusivité toutefois car l'interaction féminin/masculin me semble indispensable à interroger. M'est alors apparue l'immensité du champ à arpenter, à parcourir et à baliser autrement que l'avait fait la critique, quand elle l'avait fait.

Dans cette période des années 80, à Alger, s'est posé à moi le choix de corpus ou, du moins, la dominante à privilégier. J'ai alors conjugué des activités universitaires et des activités associatives pour explorer et solliciter le champ/chant littéraire algérien des femmes. En ces années 80, les écrivaines n'étaient pas nombreuses et leur performance esthétique n'était guère enthousiasmante, la littérature algérienne des femmes étant un phénomène relativement récent. Représentée de 1945 aux années 70 par deux ou trois créatrices, elle s'est affirmée dans les années 80 et confirmée dans la dernière décennie du XX^e siècle. Elle est aujourd'hui en forte expansion. Il est aisé de faire des constats semblables pour d'autres ensembles francophones que j'ai étudiés ensuite.

Je me suis trouvée alors comme d'autres d'entre vous, devant les démarches à construire face à une littérature émergente : il me fallait substituer au critère habituel de sélection par la réussite esthétique – qui, si elle est variable selon les moments et les critères qu'on retient, n'en reste pas moins intuitivement perçue quand on est une « vieille » lectrice !... – celui de la nécessité d'un relevé systématique des paroles et écrits féminins pour mesurer l'importance de la réaction contre le musellement social qu'elles subissaient. La notion d'écrivaine au sens fort du terme devait être suspendue pour un temps au profit de celle d'auteure, le temps du recensement, le temps de la quantification précédant celui de la sélection et de la qualité des écritures.

Ce fut donc la première étape de la recherche : ne laisser, autant que faire se pouvait, aucun texte de femme enfoui, les faire apparaître, les lire, les analyser, les montrer, les classer, dans le contexte de l'Algérie. Les écrivaines algériennes étaient dans une position particulièrement fragile : en empruntant le chemin de création de l'écriture – et non de l'oralité –, elles s'imposaient dans le domaine public hors des lieux consacrés, hors des créneaux qui leur étaient habituellement concédés.

Cette première recherche a conduit à trois confrontations majeures dont les implications ne sont pas encore résolues :

1 – la première plus sociologique qui est celle de leurs stratégies de visibilité. Dans ce domaine, nous sommes fortement aidées par les avancées de la sociologie de la lecture et de la théorie de la réception qui permettent de mesurer leurs percées dans les champs littéraires et dans la hiérarchie insidieuse entre les centres légitimes et les périphéries multiples, le « genre » s'ajoutant à d'autres marginalités pour les corpus sollicités.

2- La seconde plus esthétique et linguistique est celle de la tension entre oralité et écriture donc entre langue dite maternelle et langue française. Il y a énormément à dire ici sur la nécessité de conserver ce patrimoine et en même temps sur l'action insidieuse qu'il exerce pour assigner les femmes à une sphère de la culture, acceptée depuis toujours dans les sociétés où la culture orale a une vraie place. Un travail très récent sur les écrivaines – et pas seulement des pays arabes – dans leur confrontation à Shahrazade, qui vient d'être édité (*A l'aube des Mille et une nuits*, collectif, « Des écrivaines contemporaines et *Les Mille et une nuits* », PUV, 2012) m'a bien prouvé combien le critère sexe/genre devait être conjugué à d'autres paramètres, sociologiques, culturels, politiques.

3- La troisième portant sur la réflexion que je formulerai ainsi : écriture femme/ féminité de l'écriture. On sait depuis les essais de Virginia Woolf, de Béatrice Didier, des Cahiers du GRIF, mais aussi de Faouzia Zouari que, quelles que soient les sociétés, l'écriture femme est le lieu d'un conflit entre le désir d'écrire et l'hostilité de la société face à ce désir.

Cette hostilité, l'écrivaine doit compter avec elle et se battre contre elle et elle a des incidences sur l'abondance de la création, sur le « choix » des genres littéraires ou des registres de création, par exemple. La féminité de l'écriture, une fois définie peut être aussi présente chez certains créateurs.

Une fois ces confrontations majeures affrontées, des travaux de fond s'enclenchaient : comme des monographies sur des écrivaines importantes sinon majeures ou sur une œuvre particulière. Des études d'ensemble aussi sur un genre, sur une thématique (guerre et écriture par exemple). La somme des travaux a donné des panoramas, études synthétiques et monographies qui forment une bibliographie importante. Face à toutes les références bibliographiques qui existent, il faudrait désormais faire des pauses-bilans pour que la recherche féministe soit caractérisée par une accumulation solidaire plutôt que prise dans la concurrence élitiste héritée d'une certaine conception de la carrière universitaire.

Des interrogations ont été menées et continuent à l'être sur les voies de l'écriture par différentes entrées :

*** L'antériorité et ses influences**

Etant donné la manière dont les filles et les femmes ont été introduites à la littérature, il est impossible qu'elles aient échappé au masculin. Des travaux actuels se multiplient sur la question des filiations. On peut aussi s'interroger sur les antériorités féminines et l'action qu'elles ont eues ou non sur les écrivaines qui viennent après elles. Un exemple pour l'Algérie précisera ce que je veux dire : en évoquant deux écrivaines singulières, aux frontières mouvantes de l'algérianité dans ce monde colonial fait d'ambivalences et d'exclusions, annonçant dans leurs œuvres certains traits qui deviendront, en partie, ceux des écrivaines actuelles. Rappeler leur parcours est aussi donner un relief intéressant à la difficulté de ce statut d'écrivain pour une femme, avant et après l'indépendance, difficulté qui ne leur est pas spécifique puisqu'elles la partagent avec les femmes du Maghreb ou d'autres pays : ces deux personnalités ont été Isabelle Eberhardt et Elissa Rhaï's. Toutes deux sont exemplaires de deux postures que, tour à tour, les écrivaines algériennes adopteront : la posture nomade ou la posture sédentaire, l'appel du dehors ou la fascination du dedans, le voyage et le risque ou le harem et son dévoilement. Les femmes qui optent pour une antériorité masculine (le cas d'Eberhardt avec Loti par exemple) mais aussi dans mon ouvrage, le cas de Mechakra et Sebbar par rapport à Kateb. ; ou le duo/duel Sebbar/Garanger.

*** La focalisation sur des textes qui résistent**

En sortant du recensement exhaustif dont je me rends compte aujourd'hui combien il avait à voir avec l'affirmation de l'émergence d'une parole algérienne du côté des femmes.

En allant du côté d'autres femmes ancrées dans l'acte d'écriture pour approfondir mes analyses à partir de l'entrée générique : l'autobiographique, le roman historique, l'essai, etc. ; à partir de l'entrée thématique : avec des thèmes que nécessairement hommes et femmes ne peuvent traiter de la même façon, du même point de vue.

***L'oscillation constante entre écrivaines et écrivains**

Je n'ai jamais laissé de côté la lecture et l'analyse d'œuvres au masculin. C'est ce qui m'a donné l'idée de rassembler ces études dans *La règle du genre*.

La position d'observation critique que j'ai adoptée dans ces huit lectures a été porteuse de renouvellement de mes propres lectures de ces écrivains.

Pour Isabelle Eberhardt, je voulais toucher du doigt dans ses textes la porosité entre le masculin et le féminin : dépasser le travestissement pour aborder la recherche existentielle et les moyens qu'elle se donne au tournant des deux siècles entre la Suisse et l'Afrique du Nord.

Pour Camus, j'avais besoin de le lire sous un autre angle que l'Algérie et, en même temps, de le sortir de la lecture hagiographique de grande ampleur dans laquelle il est enfermé. L'attaquer par la présence du masculin en soi et dans son rapport à l'autre féminin m'est apparu comme une approche différente. Cela m'a permis, me semble-t-il, de dépoussiérer les lectures convenues sur l'hommage à la mère et l'incapacité des hommes du Maghreb à parvenir à une représentation « paritaire » des personnages féminins, en dehors du théâtre pour Camus (influence de Maria Casarès ?)

Pour Kateb, ce fut une véritable provocation : comment celui qui est perçu comme le plus féministe des écrivains algériens peut-il ainsi être bousculé dans ses représentations. Il m'a semblé que l'examen de l'écriture, sous cet angle, le désacraliser sans enlever la magie de ses constructions. Le situer dans les limites d'une représentation de son époque à laquelle même le « grand » écrivain n'échappe pas.

Autour de Leïla Sebbar, j'ai tenté de reconstituer une sorte de ballet entre écritures sur les femmes et photos de femmes, entre un photographe-soldat et la guerre, entre distance et proximité. Viol, vol, violence. Il faudra bien poursuivre sur la représentation guerrière (un féminin masculinisé chez Leïla Sebbar ?).

Pour Belamri et Mimouni, j'ai abordé les choses de façon plus classique en pistant leurs personnages féminins et en mettant noir sur blanc, avec textes à l'appui, mes malaises de lectrice et de citoyenne.

Enfin pour Mokeddem et Bey, j'ai fait l'inverse : comment le masculin apparaît-il ? La figure du père aurait-elle la même importance, la même prégnance pour de jeunes écrivaines algériennes aujourd'hui ?

Tout cela est incomplet : ce sont des incursions qu'il faut poursuivre : le chant à la femme chez un poète : que signifie-t-il ? La présence du féminin et de sa représentation du très jeune Fanon au moins jeune Fanon, etc.

Comme je le disais : aucune guerre ! simplement des constats à partir d'une prise en charge des textes en contexte pour qu'ils parlent de leurs réussites, de leurs impasses et de leurs rêves, avec comme butte-témoin, l'entrecroisement féminin/masculin.